

À l'Ouest, rien de nouveau... mais un corpus bien vivant

Benoit Doyon-Gosselin

Numéro 174, 2015

La francophonie dans les Amériques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doyon-Gosselin, B. (2015). À l'Ouest, rien de nouveau... mais un corpus bien vivant. *Québec français*, (174), 61–62.

À l'Ouest, rien de nouveau... mais un corpus bien vivant

BENOIT DOYON-GOSSELIN *

Ce titre volontairement paradoxal ne fait évidemment pas référence au roman (1929) ni au film (1930) sur la Première Guerre mondiale racontée du point de vue d'un soldat allemand. Il s'agit plutôt de la situation particulière dans laquelle se trouve la littérature de l'Ouest canadien et plus particulièrement la littérature franco-manitobaine, qui s'avère la mieux institutionnalisée avec ses deux maisons d'édition : Les Éditions du Blé et Les Éditions des Plaines. Le paradoxe donc. Les écrivains qui publiaient il y a 30 ans, 20 ans ou 10 ans continuent d'enrichir un corpus franco-manitobain fort diversifié, mais la relève n'existe tout simplement pas. J. R. Léveillé, un des auteurs majeurs du Far-Ouest littéraire, le disait sans ambages dans un numéro récent de la revue *Liaison* (n° 165, automne 2014) : « Il n'y a pas de relève chez les jeunes, étudiants, adultes dans la vingtaine, ceux qui seraient destinés à apporter un souffle nouveau » (p. 16). Essentiellement, depuis une dizaine d'années, les éditeurs n'ont pas reçu de manuscrit d'un jeune auteur.

En 2009, dans le numéro 154 de la revue *Québec français* consacré à la francophonie des Amériques, je brossais un portrait de la littérature francophone dans l'Ouest canadien (p. 73-75). Je pourrais malheureusement republier le même article, mot pour mot et il resterait essentiellement d'actualité. Que dire alors sinon que de laisser toute la place à la poésie de Charles Leblanc. Pour ceux et celles qui persistent : « écrire d'ici ° c'est établir sa base d'opérations ° un quartier général sans prétention ° quasi-invisible quasi-anonyme » (« écrire ici », *Heures d'ouverture*, p. 14). Pour les jeunes de moins de trente ans, la littérature est à l'image de la ville qu'évoque Leblanc : « ma ville est silencieuse ° dans les nuits de janvier ° même les trains font attention » (« cooccurrents », *L'appétit du compteur*, p. 49). Ainsi, il serait possible de discourir à nouveau sur l'œuvre immense de J. R. Léveillé, sur la solide dramaturgie, irrévérencieuse à souhait, de Marc Prescott ou encore sur la poésie et des nouvelles de Lise Gaboury-Diallo, mais pourquoi refaire ce qui a déjà été fait au sein même de cette revue ! Je souhaite plutôt combler quelques lacunes que comportait l'article de 2009 en abordant des auteurs et des œuvres essentiels.

LE DÉFICIT ROMANESQUE

Tout comme en Acadie et, dans une moindre mesure, en Ontario français, le genre romanesque n'est pas le genre le plus pratiqué dans l'Ouest canadien. Par rapport à la poésie et au théâtre (joué et publié), il existe un déficit romanesque dans les milieux minoritaires. Pourtant, il faut mentionner l'œuvre de la romancière et nouvelliste Simone Chaput, qui compte à son actif sept romans et un recueil de nouvelles, dont deux sont en anglais (*Santiago*, 2004 ; *A Possible*

Life, 2007). La totalité de ses œuvres a été publiée au Manitoba, sauf son dernier roman, *Un vent prodigue*, paru chez Leméac en 2013. Ce roman, son plus réussi, a obtenu autant la faveur de la critique (Prix Champlain) que du public (Prix des lecteurs Radio-Canada). Roman familial et polyphonique, *Un vent prodigue* propose une réflexion sur le fossé des générations. Chaput met en scène une famille dont les valeurs parentales ne se sont pas rendues aux enfants. Le portrait des personnages et les questions qu'il soulève demeurent résolument ancrés dans la modernité. Ce roman, écrit dans une langue somme toute normative, témoigne d'une réflexion sur l'humain du XXI^e siècle, pour qui le temps s'accélère ou ralentit considérablement.

Dans un tout autre registre, les trois premiers romans de Jean Chicoine méritent également notre attention, surtout si on s'intéresse aux langues et aux cultures en contact. Chicoine, né en 1952 à Montréal, habite le Manitoba depuis 1989. En 2007, il fait paraître *Les galaxies nos voisines*, qui sera suivi de *La forêt du langage* en 2010 et, tout récemment, de *L'ange*, le dernier roman de sa trilogie sur le village Osborne, un quartier « flyé » de Winnipeg. Véritables aventures langagières, romans plus *bilangues* que *bilingues*, ces trois titres surprendront plus d'un lecteur par leur oralité omniprésente et l'écriture parfois phonétique. On se demande parfois dans quelle direction l'auteur se dirige pour se rendre compte que l'écriture elle-même reste la destination finale : « Écrire pour ne pas mourir, c'est certain, pour ne pas avoir à vivre non plus, c'est sûr, écrire pour voir du paysage sans trop bouger, c'est que le poète, même raté, reste un grand paresseux qui trime dur, écrire pour accéder à la liberté du rêve, liberté bien malmenée dans notre fiction sociale follement économique, où les commerciaux importent plus que la vie elle-même » (*La forêt du langage*, p. 126). Proposant une sexualité et une langue débridées, la fiction de Chicoine n'est certainement pas pour tous les goûts, mais elle témoigne de la diversité des auteurs de l'Ouest canadien.

INTERLUDE HISTORIQUE

Sortons des genres et des sentiers battus pour traiter de deux livres d'histoire qui selon moi permettront aux Québécois d'aujourd'hui de comprendre comment le Manitoba s'est formé. On le sait par les fictions de Gabrielle Roy, le voyage d'est en ouest de nombreux Canadiens français a contribué à la colonisation et au développement du Manitoba. Jacqueline Blay a remporté le prix Champlain à deux reprises (2011 et 2014) pour chacun des deux tomes de son *Histoire du Manitoba français* qui couvre, dans un premier temps, les débuts jusqu'en 1870, alors que le deuxième porte sur la période 1870 à 1916.

TROIS MONOLOGUES FRANSASKOIS

Permettant peut-être de mieux comprendre le problème de la relève littéraire dans l'Ouest canadien, trois monologues fransaskois proposent une réflexion pertinente sur l'identité collective et individuelle ainsi que sur le rapport à la langue.

Datant du début des années 1990, la pièce *Il était une fois Delmas, Sask... mais pas deux fois !*, écrite par André Roy en collaboration avec Claude Binet, a été publiée en 2006 à Regina par Les Éditions de la Nouvelle Plume. Abordant l'identité collective, cette pièce, interprétée sur scène par Roy lui-même, témoigne de l'assimilation des francophones d'un petit village en Saskatchewan. Roy rappelle l'histoire de son village en l'entrecroisant avec son récit personnel. Il discute de l'hégémonie anglo-canadienne qui s'imposait sur tous les aspects de la vie quotidienne des citoyens francophones de Delmas. Que ce soit en ce qui concerne la langue d'enseignement ou encore la langue de la religion, la pièce contient une forte critique de la société.

Dans *Elephant Wake* de Joey Tremblay (écrite en collaboration avec Jonathan Christensen), publiée en 1999 à Edmonton par Newest Press, dans un recueil de trois pièces intitulé *Ethnicities : Plays from the New West*, on retrouve sur scène un seul personnage, Jean Claude, interprété également par l'auteur principal, un homme de 67 ans. Il s'agit du dernier habitant du village francophone de Ste.Vierge. Comme il n'y a plus personne au village, Jean Claude doit raconter l'histoire de son patelin, mais il ne peut le faire

en français puisqu'il a perdu sa langue au contact des anglophones d'un village voisin. Il s'exprime dans un anglais calqué sur le français, de façon semblable au protagoniste de *The Dragonfly of Chicoutimi* de Larry Tremblay.

En nomination pour le Prix littéraire du Gouverneur général, la pièce *Rearview* (Dramaturges éditeurs, 2009) de Gilles Poulin-Denis raconte l'histoire de Guy Trudel, jeune homme de 25 ans, joué par l'auteur, qui choisit de fuir Ville Mont-Royal jusqu'au nord de l'Ontario après une supposée altercation avec un homme mystérieux, peut-être son double. Écrite dans un style familier, la pièce contient beaucoup moins d'anglais que *Elephant Wake*. Il s'agit ici d'une pièce qui se penche moins sur l'identité collective que sur l'identité individuelle.

Ainsi, contrairement à un mythe tenace, il y a eu une littérature de langue française dans l'Ouest canadien après Gabrielle Roy. Cependant, après Marc Prescott et Laurent Poliquin, y aura-t-il d'autres auteurs ? Sombre avenir à mon avis. *

* Titulaire de la Chaire de recherche du Canada en études acadiennes et milieux minoritaires, Université de Moncton

NOUVEAUTÉS

Lire Jovette Bernier, pionnière au Québec du roman psychologique

« Sur l'écran, sous les feux de la rampe, la souffrance est divine pour la foule. La même souffrance dans la rue et dans les chambres closes, cela s'appelle du déshonneur. [...] Il y a quelque chose de plus fort que le courage, la tendresse, le dévouement, le sacrifice ; il y a plus fort que toi, l'Amour, et toi, la Mort ; plus fort que tout, plus fort que vous tous, il y a la Vie. » *Extrait*

Jovette Bernier

La chair décevante



120 pages • 10,95 \$

La Nouvelle-France de Guy Frégault à présent disponible en format de poche

« Il fallait que ce peuple en fût un de mainteneurs et de bâtisseurs ; ou qu'il renonçât à vivre. À cette époque, comme à toutes les autres de son histoire, la Nouvelle-France ne cessait pas d'être une œuvre de patience et de force. C'est dans cette lumière qu'il faut voir les années de paix pour en comprendre la densité humaine. »

288 pages • 13,95 \$

Guy Frégault

La civilisation de la Nouvelle-France (1713-1744)



BF